

« D'ailleurs, il n'y a pas d'histoire »<sup>1</sup> (extrait d'une émission anachronique et fictive du *Masque et la plume*, animée par Jean-Louis Bory - invités : Éric Rohmer (cinéaste), Julie Wolkenstein (autrice)  
Léo-Paul Blaise

J.-L.B. : Éric Rohmer, Julie Wolkenstein, on a du mal à vous situer. L'un comme l'autre, vous nous fournissez des œuvres extrêmement proches, tellement qu'elles semblent parfois se refléter l'une dans l'autre comme à travers un miroir. Éric, vos films sont hantés par une incontinence verbale et littéraire et *Les Vacances*, votre livre, Julie, s'origine sur la prolifération des images.

J.W. : oui, car tout s'y passe dans la tête des personnages. Les miens se cachent derrière ceux de la comtesse de Ségur. Dans les films d'Éric aussi, Perceval et la marquise d'O... sont de grands rêveurs, des avatars tardifs de Don Quichotte, des ombres littéraires.

E.R. : nos personnages sont gavés de lectures ou de films, c'est ce qui les rend peu fiables.

J.W. : je pense en effet que mon roman est fondé sur un certain principe d'incertitude. On ne peut pas se fier à ce qui s'y passe. Sophie se rend d'ailleurs compte à la fin du roman qu'elle est incapable de se souvenir de quoi que ce soit du tournage des *Petites filles modèles*.

J.-L.B. : finalement, c'est un « livre sur rien » ?

J.W. : en quelque sorte, en tout cas, on y trouve ce paradoxe d'un récit qui se fonde et se justifie par ce qui s'y nie. Vous citez Flaubert, c'est intéressant puisque Sophie indique qu'elle-même voulait originellement travailler sur cet auteur... La réalité de l'histoire se conforte de la fragilité du récit et des récits successifs qui le composent (ceux de France Leroy et de la grand-mère de Paul). La parole y est action, comme, je pense, dans vos films, Éric, qui sont pauvres en action et dramatiquement décevants...

E.R. : sans doute... je dirais même que la parole s'y substitue à l'action.

J.W. : je crois me souvenir du vertige que peut susciter ce peu d'événement, ce rien équivoque dans votre *Conte de printemps*, qui est un pur récit hypothétique. Un collier a disparu, puis est retrouvé : de cet incident minimal, il est littéralement fait « toute une histoire », mais une histoire qui dérange à peine le cours des choses, ne débouche sur presque rien, comme mon roman, qui ne fait qui piétiner...

J.-L.B. : je pense que dans vos œuvres respectives, la parole y est moins le biais que le contenu.

E.R. : et vous savez de quoi vous parlez, Jean-Louis. Nous avons été compagnons d'hypokhâgne, nous savons que le monde est verbe, et vous l'avez vous-même mis en pratique dans vos romans, je pense à *Mon village à l'heure allemande* et à *L'Odeur de l'herbe*. Julie, j'ai été frappé par les remarques de votre personnage masculin pour qui il est possible d'analyser des images invisibles. L'important, vous avez raison, c'est l'écrivain, le conteur, la façon dont il raconte et tourne les choses, pas son objet.

J.-L.B. : votre narrateur de *Ma nuit chez Maud* dit d'ailleurs, dans la version du récit publiée en volume, qu'il n'y a pas d'histoire, mais une série d'événements très quelconques, de coïncidences, et qui n'ont d'autre sens que celui qu'il lui a plu de leur donner.

J.W. : c'est aussi pour cette raison que le modèle du récit policier m'a semblé intéressant, où la collecte des témoignages fait progresser vers la clé d'une énigme, d'un mystère. Et qu'est-ce que *Les Petites filles modèles* sinon une énigme à résoudre ? Il convient sans doute de lire nos récits avec la même suspicion qu'un enquêteur ou avec la même...

*Note de l'éditeur : la transcription s'achève brutalement. Manquent ici malheureusement les réflexions restées fameuses mais introuvables d'É. Rohmer sur le genre théâtral des mystères.*

*Nous déclinons toute responsabilité au cas où cette émission s'avérerait être un canular.*

Éric Rohmer, *Conte de printemps*, Paris, Les Films du losange, 2005